

L'Étude de la Problématique de la Mendicité dans les Représentations Artistiques du Sénégal

An essay submitted in partial fulfillment of
the requirements for graduation from the

Honors College at the College of Charleston

with a Bachelor of Arts degree in

International Studies
&
French

Samantha Rae Denning

May 2013

Advisor: Dr. John Walsh

L'Étude de la Problématique de la Mendicité dans les Représentations Artistiques du Sénégal

« Nous sommes les miracles que Dieu a fait
Pour goûter le fruit amer du temps.
Nous sommes précieux.
Et un jour nos souffrances
Deviendront les merveilles du monde. »

(Ben Okri, Trad. Samantha Denning,

« An African Elegy » 1992, 41)

I. INTRODUCTION

Debout sur un coin animé à Dakar, en attendant le car rapide, j'ai entendu une petite voix qui a murmuré quelque chose à mon côté. J'ai jeté un coup d'œil en arrière et j'ai vu deux grands yeux marron ; les yeux m'ont demandé quelque chose. C'était un garçon qui n'avait pas plus de cinq ans. Il tenait une boîte de tomate vide sous le bras gauche et il étendait le bras droit dans ma direction. Il a mis en coupe sa main à mon côté en espérant que je la remplirais avec quelque chose. J'avais eu cette expérience plusieurs fois pendant les quatre mois que j'ai vécus à Dakar ; cette fois j'ai vu quelque chose aux yeux du garçon. Ou bien, je n'ai rien vu. C'était comme s'il avait complètement perdu soi-même dans son travail. Je ne pouvais pas regarder ailleurs. Je me suis restée en place et j'ai cherché la vie dans l'enfant. Les étrangers de la rue ont croisé notre route et ils ont commandé que le garçon nous laisse. Ils ont dit « ba beneen » (« la prochaine fois » en Wolof) pour le chasser loin de nous ; néanmoins, il n'a pas bougé.

Finalement, le car rapide est arrivé. Je me suis vite retournée loin du garçon et je suis montée le car pour trouver une place. Après m'être assise, j'ai regardé en arrière pour découvrir ce qui s'est passé au garçon, sans chaussures et habillé dans une chemise de grand homme. J'ai regardé au moment où il est monté dans le car rapide et placé à la dernière place. Son visage n'a jamais changé ; c'était uniquement un corps. Il n'a pas parlé et il n'a pas montré les émotions. J'ai observé ainsi qu'un vieil homme qui a salué l'enfant—il n'a pas répondu. L'homme lui a questionné sur son jour—il n'a pas répondu. Il faisait bientôt nuit donc il a demandé pourquoi l'enfant n'était pas chez son marabout—il n'a pas répondu.

Après quelques secondes en silence, le vieil homme a reboutonné la chemise de l'enfant pour que ses vêtements restent en bonne façon, il a essuyé la terre des jambes du garçon, et il a redressé ses épaules pour qu'il reste plus droit. Puis, il a levé la tête du garçon et il a dit

« Ecoute-moi Talibé. Tu es fort et tu es brave ; sois fier. Tu n'es pas moins que d'autre. » En parlant, l'homme a fait un bruit avec sa pièce de monnaie au plafond pour signaler son arrêt. Juste comme ça, il est parti.

Plus loin de la rue, l'apprenti a signalé un autre arrêt au chauffeur. Juste avant l'arrêt du car, le petit garçon a sauté et il a couru le long de la route. Il est parti pour une vie qui m'est complètement inconnue. Une vie de mendicité. J'ai suivi le garçon avec mes yeux jusqu'au moment où il est disparu. J'ai souhaité pouvoir comprendre la situation. Comment est-ce que tous les gens autour de moi avaient l'air indifférent? Pourquoi est-ce qu'ils n'avaient pas regardé l'enfant partir sur la route comme moi? Pourquoi semble-t-il que la vie du petit mendiant était naturelle et normale pour mes voisins, mes amis, et les étrangers autour de moi ?

C'était cette petite histoire de mon expérience—mon histoire—qui m'a encouragé à découvrir comment les gens au Sénégal comprennent la problématique de la mendicité de leur société. Pendant quatre mois, j'ai vécu au Sénégal pour faire mes études. J'ai habité avec une famille sénégalaise et j'ai passé tout mon temps complètement immergé dans la société sénégalaise. Etudiante de la culture francophone, j'étais là pour apprendre la culture, les langues, et la vie quotidienne des sénégalais. Alors, j'ai choisi une approche critique des artistes littéraires pour m'enseigner sur la mendicité du Sénégal. Donc, j'utilise aussi une approche de seconde main. Mes expériences au Sénégal comme anthropologiste en conjonction avec ma critique des artistes littéraires sénégalaises m'aideront avec l'étude de la mendicité au Sénégal. Je propose que, pour la plupart, chaque artiste littéraire essaie simplement de représenter un message à une audience. Quand-même, nous avons tous nos propres penchants, nos propres bagages culturels, nos propres religions, et nos propres modes de vie. Alors, pour mieux comprendre un sujet, il faut creuser à ses racines.

Cet essai examine la représentation littéraire et artistique de la mendicité dans la société sénégalaise. Il explore *Xala*, le film d'Ousmane Sembene et *La Grève des Bàttu*, le roman d'Aminata Sow Fall. Le problème qui existe pour les écrivains (même pour les films et pour les romans) est la lutte entre deux opinions de l'image de la mendicité. Selon la journaliste René Collignon dans son article « La Lutte des Pouvoirs Publics Contre les « 'Encombremments Humains' à Dakar, » la lutte sur la mendicité est considérée comme un obstacle au développement de la société mais aussi comme une nécessité de garder la tradition Islamique qui prescrit les aumônes aux mendiants. Dans les deux points de vue, les artistes littéraires critiquent le traitement des mendiants et examinent leur rôle dans la société : les mendiants, sont-ils les malades qui salissent le Sénégal ou jouent-ils un service irremplaçable pour Allah et la tradition des aumônes ?

II. PROPOSITION DE THÈME

On habite un monde qui voudrait éliminer toutes les maladies sociales pour l'humanité en général, mais on n'est pas d'accord sur ce qui devra constituer une maladie sociale. Quand on est malade, on veut savoir ce qu'on peut faire pour se soigner ; on cherche un diagnostic. Donc, quand on parle des maladies sociales, on veut un diagnostic aussi. Une maladie sociale est une charge de la société ; c'est quelque chose qui ne donne pas à la société. On peut accepter qu'il existe un problème avec la pauvreté mais peut-on dire que les mendiants soient des charges de la société. En fait, la pauvreté est un problème qui cause la mendicité. Donc, la mendicité est née de la pauvreté. Malgré tout, est-ce qu'on peut classer la mendicité une maladie sociale qui a besoin d'élimination ? Est-ce qu'on peut stigmatiser la mendicité avec le vocabulaire comme « une maladie » quand on ne peut pas la soigner avec des médicaments ?

Il y a plusieurs dans le monde qui ont essayé d'éliminer la mendicité et ils ont fait du progrès ; néanmoins, la mendicité existe encore. Les artistes Aminata Sow Fall et Ousmane Sembène exposent ce phénomène dans leur travail. Ils tiennent les lecteurs et les téléspectateurs au courant de la mendicité au Sénégal ; ils demandent subtilement les questions sur l'importance de la mendicité dans la société sénégalaise ; ils provoquent les questions sur ce qu'ils croient sur des mendiants au Sénégal. Dans un entretien avec l'auteur James Gaasch, Aminata Sow Fall a dit que,

La détresse humaine est un phénomène universel. Je pense que partout, ceux qui y sont sensibles ont la même réaction face à la souffrance. Heureusement d'ailleurs car si ce n'était vrai, il n'aurait pas eu cette solidarité internationale pour lutter contre toutes les détresses y compris celles qui ont pour cause un abus de pouvoir. (Gaasch 2000)

Donc, on peut dire que la mendicité est un objet de conflit social encouragé par l'humanité qui prend part dans le phénomène. Par conséquent, il y a une grande partie de la société sénégalaise qui voit la mendicité d'un mauvais œil. Aussi, il y a une grande partie de cette même population sénégalaise qui la renforce. Ils se plaignent des « déchets humains, qui vous assaillent et vous agressent partout » mais en même temps, ils se servent des mendiants et la tradition où les gens donnent les aumônes aux pauvres pour trouver le bonheur de leurs vies (Sow Fall 1979 : 12).

La controverse entre l'idée que la mendicité est une base de la société et une maladie sociale est le sujet de cet essai. Les deux artistes littéraires, Ousmane Sembène et Aminata Sow Fall, critiquent le sujet de la mendicité dans une ville majeure au Sénégal—on peut deviner la capitale de Dakar. Donc je propose d'analyser comment la religion, la pauvreté, et la vie sénégalaise en général jouent un rôle dans la pratique de la mendicité. En plus, j'examinerai les conséquences négatives et positives de la mendicité. Je soutiens l'idée que la mendicité est un

problème à la surface pour les sénégalais mais que le système social ne peut pas marcher sans les mendiants. J'affirme cette idée avec l'aide des représentations artistiques de la sénégalaise Aminata Sow Fall et le sénégalais Ousmane Sembène.

III. APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

Pour cet essai, j'emploie une approche sociologique et anthropologique. J'examine *La Grève des Bàttu* et *Xala*, surtout le réalisme, le symbolisme, et l'histoire du roman et du film. On voit la vie quotidienne et sa fonction dans les représentations littéraires. Au niveau sociologique, je discute les valeurs culturelles, économiques, et politiques qu'expriment les représentations. En plus, j'examinerai le rôle de l'audience. Il est évident que la situation sociale des artistes détermine le développement du roman et du film parce que les deux avouent avoir voulu mettre en scène la vérité de leurs vies. Ces derniers sont les produits de l'histoire qu'on peut analyser par le processus social, politique, et intellectuel du temps.

Les deux artistes sont les sénégalais et ils ont grandi au Sénégal ; donc, l'histoire de leur pays a certainement influencé leurs points de vue et par conséquent leurs représentations littéraires. La société jouait une influence sur les auteurs ; ce sont les vies actuelles qui ont produit les histoires d'Aminata Sow Fall et Ousmane Sembene. Donc, il est important d'explorer leurs vies aux niveaux professionnels et personnels avant d'examiner les représentations qu'ils font de la mendicité dans *La Grève des Bàttu* et *Xala*.

IV. AMINATA SOW FALL

Aminata Sow Fall est née à Saint Louis au Sénégal le 27 avril 1941. Elle a grandi dans une famille très ouverte. Il y avait toujours beaucoup de monde chez elle—des élèves, des griots, des villageois, et les membres de sa famille. Donc, elle a vécu une enfance assez diverse. En plus, ses parents ont encouragé une vie égale avec tout le monde (Gaasch 2000). Elle a étudié à une école coranique et à une école française. Après avoir terminé ses études au Sénégal, elle est partie pour la France où elle a étudié les langues modernes à la Sorbonne pendant sept années.

Quand elle a fini, elle est rentrée au Sénégal mais ce n'était pas le même Sénégal. Elle s'est sentie complètement coupée du monde sénégalais. Elle a trouvé le pays dans un état où l'argent guidait toutes ses relations. Sow Fall ne trouvait pas la solidarité sociale qu'elle y avait laissée. Après quelques temps à Dakar, elle est devenue professeur de littérature. En même temps, elle a commencé son emploi d'écrivaine (Hawkins 1988 : 422).

On dit souvent qu'elle est une écrivaine marxiste mais elle ne parle pas des sujets politiques. Elle dit qu'elle veut rester une écrivaine détachée et neutre (Hawkins 1988 : 423). Comme elle est musulmane, elle aime aussi rester détacher de la religion dans son travail. Néanmoins elle essaie aussi de faire les distinctions entre ce qui vient de l'Islam et ce qui vient des traditions sénégalaises. Elle proclame qu'il existe une différence entre l'établissement et la permission. Elle est comme une anthropologue qui examine et observe sa société pour la révéler aux autres (Hawkins 1988 : 428). Elle a dit dans un entretien avec Peter Hawkins, « Je m'intéresse toujours à comment les gens développent. Mais je ne fais pas des prévisions ; je suis une spectatrice, encore, j'observe de la touche » (Hawkins 1988 : 428. Trad. Samantha Denning).

Alors, elle fait les rapports de sa société mais elle ne donne pas de conseils aux autres. Elle veut que le monde se serve des observations pour faire leurs propres opinions.

V. OUSMANE SEMBÈNE

Ousmane Sembène est né à Casamance, au Sénégal le premier janvier 1923. Son extrait de naissance dit le huit janvier 1923 mais Sembène a expliqué qu'ils ont commencé à faire les extraits de naissance sept jours après sa naissance. Alors, on comprend la discrétion. Il était fils d'un Lebu—ou bien d'un pêcheur musulman (Gadjigo 2007 : XX). En 1936, un professeur a frappé Sembène à l'école. Il s'est vengé du professeur avec une claque ! À cause de cette action, il s'est fait virer de l'école.

Après cette mauvaise expérience, il a appris lui-même à parler et à écrire le français. Quand il s'est ennuyé de la vie « Lebu » et il a bien appris le français, il est parti pour la France. Pendant douze ans il travaillait comme un docker à Marseille (Gadjigo 2007 : XVI). En fait, il a écrit son premier roman en 1956 et il s'appelle *Le Docker Noir*. L'histoire suit la vie malheureuse d'un docker noir qui travaille à Marseille. C'est la première fois qu'on voit le génie de Sembène et comment il expose les vérités de société dans son travail. Quand il a fini avec les douze ans en France, il s'est inscrit à l'armée en 1944 (Gadjigo 1993 : 1).

Pendant sa jeunesse, il a trouvé son intérêt pour l'écriture et le film. Avec ce nouvel intérêt, Sembène était déterminé à trouver un moyen pour les étudier. Avec la chance et le travail dur, il a obtenu une bourse pour étudier à l'Institute Gorki de Moscou. C'était un programme pour faire les films (Gadjigo 1993 : 1). Il a décidé à Gorki qu'il voulait écrire pour un public africain. Donc, il a écrit ses films en français, mais plutôt en wolof et en diola

(Gadjigo 1993 : 2). En plus, il avait un engagement socio-politique pour élever la connaissance de la réalité passée et présente (Gadjigo 1993 : 14).

Même s'il a écrit pour un public africain, il a publié tous ses romans en plusieurs langues pour faire un lien entre les masses et pour partager avec plusieurs gens du monde. Alors, avec un assez grand groupe des adeptes, l'accueil du travail de Sembène varie beaucoup. Après une analyse de ces opinions des films et romans, on dit qu'il était un peu marxiste. Selon son ami Bernard Worms, il était un « honnête homme » qui a passé ses jours en visitant les bibliothèques, les musées, les théâtres, et les séminaires du marxisme et du communisme (Gadjigo 2012). Il croyait qu'on est toujours dans un état de lutte—on sait seulement comment avancer avec l'exploitation des autres. Quand Sembène est mort le neuf juin 2007, son ami Danny Glover (acteur, producteur, et cinéaste célèbre) a dit que « Sembene a donné une voix et une agence aux gens ordinaires qui étaient en train de surmonter et combattre contre les injustices quotidiennes » (trad. Samantha Denning, 2013).

VI. CONTEXTE

En explorant le contexte historique dans lequel les deux œuvres étaient publiées, on trouve que les deux artistes étaient influencés beaucoup par leur durée de vie. La situation au Sénégal pendant les années soixante-dix est la base pour comprendre les motivations des artistes. Donc, c'était pendant les années soixante-dix que les deux ont fini leur travail et ils ont exposé clairement ce qui s'est passé pendant ce temps là. Aminata Sow Fall a publié *La Grève des Bàttu* en 1979 et le film *Xala* d'Ousmane Sembene est sorti en 1975. Donc, les deux représentations artistiques du Sénégal sont nées de la même génération.

Afin de mieux comprendre l'importance du sujet de la mendicité au Sénégal, son lien avec le contexte historique qui remplit le travail des deux artistes, et les deux représentations artistiques, il faut comprendre ce qui se passe aujourd'hui pour les mendiants au Sénégal. À Dakar, la capitale du Sénégal, il y a toujours beaucoup de monde. En plus, il y a plusieurs mendiants qui remplissent les rues pendant toutes les journées. En 2005, le gouvernement au Sénégal a interdit la mendicité sauf qu'aux mosquées et aux autres endroits religieux. L'idée de cette interdiction a causé un grand tumulte pour les peuples sénégalais ; la mendicité et l'acte à donner les aumônes aux pauvres sont des choses ordinaires mais cruciaux de la structure sociale au Sénégal. Donc, l'interdiction était mise en place mais ignorée pour la plupart, jusqu'à 2010 (Quist-Arcton 2010).

En 2010, il y avait une augmentation de la pression étrangère pour administrer puissamment les lois contre la mendicité. Le premier ministre Souleyenane Ndene Ndiaye a admis qu'il y avait des menaces financières des grandes puissances mondiales s'il ne fait rien pour le « problème de la mendicité. Alors, c'était cette pression des grandes puissances qui a influencé la vraie « interdiction » de la mendicité. Cette interdiction était expliquée par l'importance d'arrêter l'exploitation des mendiants et pour améliorer le développement de la société (Quist-Arcton 2010). Le problème, c'est qu'il n'existe pas beaucoup de travail au Sénégal et les gens n'ont pas de choix. En plus, les peuples avec—au minimum—un peu de l'argent en surplus, ils se sentent obligés de à donner les aumônes aux pauvres pour trouver le bonheur dans leurs vies.

VII. CHAPITRE 1 : *LA GRÈVE DES BÀTTU* D'AMINATA SOW FALL

Pour introduire le roman d'Aminata Sow Fall, il faut bien comprendre le ton au début du roman. Il faut bien comprendre la négativité contre les mendiants. Alors, il faut donner immédiatement le premier paragraphe du roman :

Ce matin encore le journal en a parlé ; ces mendiants, ces talibés, ces lépreux, ces diminués physiques, ces loques, constituent des encombrements humains. Il faut débarrasser la Ville de ces hommes—ombres d'hommes plutôt—déchets humains, qui vous assaillent et vous agressent partout et n'importe quand. [...] La Ville demande à être nettoyée de ces éléments. (Sow Fall 1979 : 11-12).

Aminata Sow Fall n'hésite pas à commencer sa campagne d'exposer la mendicité du Sénégal. Elle écrit cette phrase pour créer un état d'esprit qui nous laisse de la sympathie pour des mendiants et ce que les gens vont faire contre eux. Peut-être elle veut simplement présenter la situation et nous laisse formuler nos propres opinions ; mais, avec une première phrase assez frappante, on est déjà influencé contre les gens mystérieux qui veulent les éliminer. Alors, on commence le roman avec la sympathie envers les mendiants.

Dans le roman *La Grève des Bàttu*, Sow Fall présente une société de l'Afrique de l'Ouest qui se trouve dans une grève des mendiants à la capitale—on peut présumer à Dakar. L'histoire est fictive mais elle présente les sujets vrais de la société sénégalaise. Le roman commence avec le personnage de Mour Ndiaye, le directeur du service de la salubrité publique qui commande l'enlèvement des mendiants de la ville. Il emploie son adjoint Kéba Dabo pour le travail. Mour Ndiaye dit qu'il a besoin d'éloigner les mendiants de la ville parce qu'ils détruisent l'industrie du tourisme :

Voilà : maintenant les gens qui habitent loin, waa bitim rééw, les toubabs surtout, commencent à s'intéresser à la beauté de nos pays, ce sont des touristes. Tu sais, avant, ils venaient pour nous piller ; maintenant, ils viennent se reposer chez nous en y cherchant le bonheur. C'est pourquoi nous avons construit des hôtels, des villages, des casinos pour les accueillir. Ces touristes dépensent de grosses sommes d'argent pour venir chez nous, il y a même des sociétés spécialisées qui s'en occupent là-bas, en Europe. Quand ces touristes visitent la Ville, ils sont assaillis par les mendiants, et ils risquent de ne plus revenir ou de faire une mauvaise propagande pour décourager ceux qui voudraient venir » (Sow Fall 1979 : 38-39).

Mour Ndiaye, Kéba Dabo, et les autres bureaucrates perpètrent de l'harcèlement, font du mal, et emprisonnent les mendiants. Ils n'ont pas honte de leurs actions parce qu'ils croient qu'ils font du bien pour la société. Ils sont contents de leur société; donc, comme les chefs du pays, ils veulent faire la preuve qu'ils sont égaux aux autres pays. C'est une bonne idée pour la société mais ils essaient d'améliorer la ville sans vraiment analyser les conséquences de leurs actions. Ils sont fiers que maintenant au lieu d'exporter leur peuple aux autres pays pour l'esclavage, voler leurs ressources, et les gouverner comme des animaux, les étrangers viennent au Sénégal pour les vacances. Les bureaucrates voient que les mendiants énervent les touristes ; donc, sans réfléchir, ils décident que si les mendiants sont le problème de la société, il faut les chasser de la ville. S'ils chassent les mendiants loin de la ville, les touristes passeront de bonnes vacances, ils partageront leurs bonnes expériences avec les autres, qui, eux aussi, viendront au Sénégal, et l'économie grandira. Tout va bien avec cette idée, sauf qu'ils ne considèrent pas le rôle que les mendiants jouent dans la société sénégalaise.

À cause de cette situation de mauvais traitement, les mendiants quittent la ville pour habiter une maison. Ils ne peuvent pas gérer la situation à la ville, donc ils font une grève au cours de laquelle ils refusent de rentrer à la ville : « Ils commencent à nous rendre l'existence impossible. Parce qu'on est des mendiants, ils croient qu'on n'est pas des hommes faits comme eux ! » (Sow Fall 1979 : 43). Le problème est qu'il faut que les gens donnent les aumônes aux mendiants. Sow Fall montre les mendiants comme une part essentielle de la Ville. Quand ils sont partis de la ville, il y a un grand problème dans les vies quotidiennes du peuple. Le peuple continue avec leurs vies quotidiennes, mais quand ils essaient de faire leurs aumônes quotidiennes, ils ne peuvent pas trouver de mendiant. Ils ne savent pas quoi faire sauf que visiter les mendiants pour leur donner leurs aumônes. Une confusion arrive pour la ville sans les mendiants dans les rues et on commence à comprendre comment la mendicité joue un rôle à la société sénégalaise.

A. LA TRADITION ET LA STABILITÉ

La mendicité au Sénégal est une tradition immuable. En fait, on peut dire que c'est quelque chose qui existe depuis la création du Sénégal d'aujourd'hui—le Sénégal de l'indépendance et, en fait, bien avant l'indépendance. Dans son roman, Sow Fall présente la mendicité comme une structure de stabilité. Elle met en œuvre la secrétaire de Kéba Dabo, Sagar Diouf, pour faire la première introduction de cette idée. Sagar Diouf est le premier personnage du roman qui expose la mendicité dans une catégorie de la tradition sénégalaise. Elle combat l'idée que les bureaucrates peuvent chasser les mendiants de la ville parce qu'elle croit qu'ils ont vécu à la ville depuis le début et ils vont rester là jusqu'à la fin du monde. C'est juste après que Kéba Dabo chasse des mendiants de la ville et crée une brigade avec ses chefs qu'il

s'arrête devant la porte du bureau de sa secrétaire pour exclamer, « cette fois, nous réussissons ! Nous les aurons ! » (Sow Fall 1979 : 34). Nonchalant, indifférente, et insatisfaite, elle répond :

Tu sais, Kéba, tu perds ton temps avec les mendiants. Ils sont là depuis nos arrière-arrière-grands-parents. Tu les as trouvés au monde, tu les y laisseras. Tu ne peux rien contre eux. Quelle idée d'ailleurs de vouloir les chasser ? Que t'ont-ils-fait ? (Sow Fall 1979 : 34).

C'est une habitude de la société qui existe 'toujours.' Sow Fall présente, par la secrétaire Sagar Diouf, une proposition historique comme une caractéristique stable de la société. Pour une société qui existe depuis les siècles, mais qui a gagné leur indépendance il y a dix-neuf ans, c'est une déclaration majeure. Sagar Diouf révèle l'idée que la mendicité existe pour 'toujours' et ce n'était pas soigné par les colonisateurs étrangers ; néanmoins, elle ne va pas changer pour les touristes étrangers non plus. La mendicité garde sa place dans la société sénégalaise et la ville ne sait pas comment fonctionner sans la mendicité.

B. L'INSTABILITÉ SANS LES MENDIANTS

Même-si Sow Fall présente la mendicité comme une caractéristique stable de la société, on voit plus tard qu'elle ne voit jamais de changement dans la société. En fait, elle ne voit que l'instabilité sans les mendiants. Elle prend soin de ne jamais montrer son avis, mais on peut deviner ses envers la voix d'un mendiant qui s'appelle Nguirane Sarr. Il est mendiant à cause d'une maladie d'enfance et maintenant il joue de la guitare pour gagner de l'argent. Il montre ses opinions du besoin des mendiants quand il parle des jours passés pour les mendiants :

La Ville transforme les gens... Elle les attire et les détruit... La mendicité, continue Nguirane, n'était pas considérée comme un fléau. Elle était toute naturelle pour ceux qui

se trouvaient dans l'obligation de mendier, et pour ceux qui donnaient, elle était considérée comme un devoir... (Sow Fall 1979 : 109).

En cette scène du roman, Sow Fall choisit d'utiliser deux mots assez frappants—fléau et devoir. Avec ces mots, elle présente clairement la lutte qui guide tout le roman. Si les mendiants sont des fléaux pourquoi est-ce que des gens continuent à donner les aumônes comme un devoir ? Ça donne l'image d'un équilibre de don et dû ; sans cette situation, la ville se trouve dans un déséquilibre.

Juste après cette scène nostalgique, « Tous éclatent de rire » (Sow Fall 1979 : 109).

Nguirane se souvient quand la population active respectait le rôle de la mendicité comme un travail irremplaçable. Il essaie de présenter la différence entre le passé et le présent mais tous les autres mendiants se moquent de lui. Avec ce rire, Sow Fall nous tient au présent. Elle veut dire que rien ne va changer dans le futur pour la société. Sow Fall inclut la scène avec Nguirane et les autres mendiants dans le roman pour exposer la satire de la situation. Elle souligne les défauts de cette idée avec le ridicule. Normalement, on met en pratique la satire pour rendre les gens honteux de l'amélioration de leur société.

Quand même, le mendiant Nguirane continue à clarifier cette idée de la continuité de la mendicité en disant qu'il y a des gens avec la chance et qu'il y a des gens sans la chance. Nguirane est dans le roman pour représenter un mendiant qui croit dans l'importance de la mendicité et dans l'idée qu'elle a existé depuis longtemps ; ça ne disparaîtra jamais. Il ne dit pas, mais avec ses mots, c'est clair qu'il est d'accord avec l'idée de la stabilité de la mendicité. Ces deux points importants du roman marquent la déclaration de Sow Fall que la mendicité est une tradition qui existe depuis longtemps.

On visite l'idée que la stabilité sociale du Sénégal reste sur la mendicité avec l'exemple de l'instabilité que la société vit sans la mendicité à la ville. Sow Fall renforce cette idée de la stabilité sociale par la mendicité avec les résultats de la grève des mendiants. Elle la renforce aussi avec la représentation de comment la ville s'émiette sans les mendiants. En utilisant le dialogue des personnages principaux, elle proclame que la société ne peut pas fonctionner sans les mendiants. Dans une conversation chez les mendiants—la maison où ils restent loin de la ville pendant la grève—le chef de la maison Salla Niang et un mendiant de la maison Nguirane Sarr expliquent la fonction des mendiants dans la société. Nguirane dit,

Non, mes amis, ils s'en foutent. Notre faim ne les dérange pas. Ils ont besoin de donner pour survivre et, si nous n'existions pas, à qui donneraient-ils ? Comment assureraient-ils leur tranquillité d'esprit ? Ce n'est pas pour nous qu'ils donnent, c'est pour eux ! Ils ont besoin de nous pour vivre en paix ! (Sow Fall 1979 : 72).

Nguirane exprime sa colère et sa raison derrière la grève. Avec la dernière phrase où il dit « ils ont besoin », on peut revoir l'idée de la mendicité comme un devoir (Sow Fall 1979 : 72). Il souligne l'idée qu'il faut donner les aumônes—c'est une obligation. En plus, cette scène expose la raison pour laquelle Sow Fall utilise le mot « grève. » Elle applique ce mot assez fort pour dévoiler subtilement qu'en fait, les mendiants ne sont pas peut-être les malades sociaux. Au contraire, ils font du travail pour la population. Alors, le mot « grève » veut dire plus de labeur. Donc, si les mendiants peuvent faire une grève, est-ce qu'on peut dire qu'ils font un travail pour la société ? À propos de cette question, on revoit la situation où Nguirane dit que les gens donnent pour eux—ce n'est pas pour 'payer' les mendiants pour un travail, c'est pour rester tranquille pendant la nuit. Ils ont une motivation égoïste et ils ne voient pas qu'en fait les

mendiants sont les travailleurs. Or, les mendiants font un travail même si la population active ne le voit pas. Si ce n'était pas le cas, ils n'auraient pas utilisé le mot « grève. »

La conversation du rassemblement avance avec la parole de Salla Niang. Elle est en colère contre les gens qui chassent les mendiants de la ville. Elle encourage les gens en grève par la proclamation des injustices des vies des mendiants quand ils savent bien que les gens qui les maltraitent, ils ont besoin des mendiants :

Maintenant, mes amis, l'heure du choix a sonné : mener une vie de chien, être poursuivi, traqué et matraqué, ou vivre en homme. [...] D'ici peu de temps vous verrez que nous leur sommes utiles comme l'air qu'ils respirent. Quel est le patron qui ne donne pas la charité pour rester éternellement patron ? Quel est le malade, réel ou imaginaire, qui ne croit pas que ses troubles disparaîtront en même temps que l'aumône sortira des ses mains ? Quel est l'ambitieux qui ne pense pas ouvrir toutes les portes par l'action magique de la charité ? Chacun donne pour une raison ou pour une autre. Même les parents des futurs condamnés se servent de la charité pour fausser le raisonnement du juge ! (Sow Fall 1979 : 73-74).

Salla Niang ne donne pas de réponse claire à pourquoi la mendicité existe toujours, mais on lit que ce n'est ni une question de classe ni de religion. Tout le monde compte sur les mendiants pour vivre leurs vies en paix mais ils les traitent comme les chiens de la rue. Niang expose la nécessité de la mendicité pour la population active (la partie de la population qui travail et qui sont payés formellement) mais elle expose aussi une question de l'humanité des mendiants. Sow Fall crée une situation où les lecteurs ne peuvent pas voir la ville fonctionner sans les mendiants ; cependant, Niang exprime que même s'ils font la stabilité de la société, ils ne sont pas respectés. Donc, finalement Niang supporte une grève pour enseigner la population active une leçon de la

fonction des mendiants mais aussi pour combattre les injustices des mendiants. Les mendiants abandonnent la ville en grève parce qu'ils sont traités comme les chiens. En plus, la grève incite les questions du rôle de la mendicité dans la société et comment il faut les traiter pour qu'ils rentrent à la ville.

Un homme qui fait grande partie dans la chasse des mendiants mais qui les demande plus tard de rentrer à la ville s'appelle Mour Ndiaye ; il représente 'l'homme sénégalais de vie moyenne.' Il est le personnage principal du roman qui demande l'éloignement total des mendiants de la ville. On dit qu'il est un homme sans cœur, mais c'est simplement une observation des lecteurs pas une vérité qui est présenté de Sow Fall. Il est un sénégalais de la population active avec une femme fidèle qui lui a donné sept enfants. Ndiaye est un homme avec des espoirs pour un poste de haut niveau à son bureau où il travaille comme directeur du service de la salubrité, ou bien santé, publique. Cet homme simule le traumatisme qui peut arriver si la stabilité de la société sénégalaise est bouleversée par l'éloignement de la mendicité de la ville.

Il est chef d'un projet où il faut se débarrasser de tous les mendiants de la ville pour améliorer le tourisme. Aminata Sow Fall respecte l'idée qu'il est important que la ville gagne de l'argent avec le tourisme mais elle pense qu'il y a une méthode pour améliorer la ville sans la chasse des mendiants de la ville. Elle pense aussi que ce développement du tourisme est meilleur que l'autre option où les étrangers sont venus pour ravager les ressources du Sénégal. En plus, elle est d'accord avec la déclaration que les mendiants énervent, mais elle ne voit pas de solution où la ville peut fonctionner sans les mendiants.

Avec la *réussite* de Mour Ndiaye—son assistant chasse tous les mendiants de la ville— Sow Fall introduit la corruption du système des mendiants et comment cette corruption touche

aussi les mendiants et les gens de la population active. Quand Mour Ndiaye pense avoir réussi à l'éloignement des mendiants, il prend une deuxième femme—une coutume normale au Sénégal quand les hommes gagnent une grande augmentation de salaire. Après son mariage à la deuxième femme, il garde les espoirs d'être nommé vice président de son travail ; néanmoins, il trouve qu'il a créé un problème pour soi-même. Sow Fall met en œuvre l'ironie pour montrer la faute que fait Mour Ndiaye. Il éloigne les mendiants de la ville, mais l'ironie existe dans la situation qu'il a besoin des mendiants pour vivre en tranquillité.

Cette tranquillité dérive d'une tradition dans la société sénégalaise que les gens rendent visite à un marabout pour la bénédiction de toute décision de la vie. Les marabouts, de tous niveaux, sont les chefs et professeurs religieux. Ils connaissent le Coran complètement pour conseiller les gens spirituellement. Au contraire de l'Islam, ils suivent les traditions animistes qui étaient pratiquées bien avant l'Islam au Sénégal. Ils pratiquent ces traditions pour donner la bonne chance aux adeptes, pour rapporter le futur, et pour guider les vies des adeptes. Quand Sow Fall place Mour devant un marabout 'très connu,' elle lui donne une situation qui le frappe et le laisse en panique. Il a besoin des mendiants mais il les a éloignés de la ville.

Mour Ndiaye est visité par Kifi Bokoul, un marabout mystérieux qui lui donne un ultimatum—le problème c'est qu'il a déjà éliminé les choses les plus importantes de l'ultimatum. Le marabout demande ce qu'il faut faire pour devenir vice-président. À ce moment là, Sow Fall montre le déséquilibre qui arrive à la société sans les mendiants. Si on a le don mais pas le dû, on ne fonctionne pas. Le marabout demande que Mour sacrifie « un taureau dont la robe sera d'une couleur unique, de préférence fauve. La terre devra s'abreuver du sang de ce taureau » et qu'il le partage en soixante-dix-sept parts pour donner aux mendiants de chaque quartier de la ville (Sow Fall 1979 : 103). En plus, le marabout dit que s'il fait « l'aumône comme indiquer

[...] [il sera] vice-président huit jours après » (Sow Fall 1979 : 105). Le problème que Sow Fall expose pour les lecteurs est que Mour Ndiaye ne peut pas vivre avec la tranquillité dans ses aspirations d'être vice-président sans faire la demande des marabouts. S'il pouvait donner aux mendiants comme le marabout a demandé, il pouvait dormir sans peur de son futur. Il donne, donc, il recevra, non ? Mais quand il manque une partie du système, il se casse et un déséquilibre lui donne en désespoir. Il perd tout son espoir sans les mendiants.

Plus spécifiquement, un déséquilibre arrive qui lui rend complètement perdu : « J'ai besoin d'eux... J'ai un sacrifice à leur distribuer » (Sow Fall 1979 : 126). On comprend que la société sénégalaise a besoin des mendiants. C'est un devoir des gens et des mendiants qu'ils avancent avec la tradition. Malheureusement, on voit que la société a besoin des mendiants pour leur propre avantage. Même si tout semble meilleur—comme la vie de Mour Ndiaye avec son augmentation de salaire et sa deuxième femme—les sénégalais ne peuvent pas fonctionner sans les mendiants ; donc, les avancements vers une ville « propre » sont perdus dans le désespoir des gens qui ne peuvent pas donner les aumônes pour rester tranquilles.

Sow Fall expose les blessures majeures qui peuvent arriver à une société qui se développe sans une partie vitale de leur système de vie. Elle représente la nécessité de la mendicité à la société par la destruction de Mour Ndiaye quand il ne sait pas gérer la situation qu'il a créée : « Il est devenu pitoyable, ce Mour ! Un homme que l'on aurait presque cru incapable de faiblesse » (Sow Fall 1979 : 128). Elle creuse plus profondément dans la situation quand elle exprime le regret évident de Mour pour ses actions contre les mendiants,

Ce problème des mendiants, on n'y avait pas assez réfléchi, peut-être aurait-il mieux valu chercher une autre manière de le résoudre [...] vois-tu, nous avons nos croyances, que nous ne pouvons pas balancer du jour au lendemain (Sow Fall 1979 : 128-129).

Sow Fall ne cesse pas de représenter la stigmatisation de la mendicité comme un problème qui a besoin d'être géré pour souligner son importance. Elle dit qu'il faut bien examiner toutes les parties du problème avant de décider qu'il n'est pas important à l'ordre de la société. La société devient déséquilibrée sans les mendiants ; ils ont les traditions qu'ils ne peuvent pas éliminer de leurs vies. Donc, Sow Fall souligne le défaut qu'ont fait les gens en éloignant les mendiants de la ville. Ils étaient égoïstes et ils n'ont pas pensé des conséquences.

Finalement, elle exprime le désespoir complet de la ville sans la mendicité. Mour Ndiaye, ce qui représente la ville, ne peut pas tenir en équilibre quand il casse le système social :

Il est harassé. Depuis combien de temps n'a-t-il pas dormi ? Depuis combien de temps n'a-t-il pas mangé [...] Il n'a pas compté les jours où presque tout a cessé d'avoir un sens pour lui [...] Mour est extenué. Physiquement et moralement (Sow Fall 1979 : 167).

C'est le désordre catastrophique sans les mendiants et c'est présent dans la vie personnelle de Mour Ndiaye. Il a traité un autre humain comme un fléau et il en a récolté les conséquences.

Comment est-ce qu'il peut vivre avec soi-même quand il a détruit le système de sa société ? Sow Fall laisse les lecteurs avec la question du marabout Serigne pour rappeler l'importance des mendiants, « Vous vous êtes battus contre les mendiants... Qui a gagné ? (Sow Fall 1979 : 116).

C. UNE TRADITION RELIGIEUSE

De nombreux gens lisent l'instabilité sociale que Sow Fall dépeint dans le roman comme un problème religieux ; mais, elle est très claire dans ses plusieurs entretiens qu'elle ne critique jamais l'Islam (Cham 1985 :452). Donc, elle présente la mendicité comme une partie nécessaire de l'Islam au Sénégal. Néanmoins, elle s'éloigne de la critique courante de l'exploitation de la société par la mendicité des chefs de l'Islam (Cham 1985 :452). En plus, elle affiche l'idée que

les gens font de la « prescription » à donner les aumônes aux pauvres par les marabouts pour perpétuer le « problème » de la mendicité. Elle essaie dans le roman d'expliquer les fausses idées de la mendicité dans l'Islam.

Sow Fall emploie la secrétaire de Kéba Dabo, Sagar Diouf qui est toujours contre la chasse des mendiants de la ville, de faire une commentaire à Kéba pour présenter la nécessité des mendiants dans l'Islam : « Et puis, la religion recommande bien que l'on assiste les pauvres » (Sow Fall 1979 : 34). Kéba offre une réponse assez vite :

La religion prescrit l'aide aux pauvres, mais elle ne leur dit pas de priver leur prochain de tout repos. [...] C'est toi et les gens comme toi qui encouragez ce fléau. La religion a-t-elle jamais béni l'homme qui se dépouille de toute vergogne ? (Sow Fall 1979 : 34-35).

La question reste encore de Sagar Diouf, « à qui les gens donneraient-ils la charité, car il faut bien qu'on la donne, cette charité, qui est un précepte de la religion ? (Sow Fall 1979 : 35). Elle révèle l'idée fausse que l'Islam ordonne les aumônes de la population active aux mendiants. Avec le verbe « prescrire, » on rentre à l'idée des mendiants comme malades. La religion prescrit l'aide aux pauvres comme un médecin prescrit le médicament pour vous soigner ; néanmoins, à la fin, c'est votre choix si vous voulez prendre le médicament. Peut-être il guérira mais peut-être pas. La religion prescrit les aumônes aux pauvres pour que la population active essaie d'améliorer la société, mais il ne commande pas que les gens donnent aux mendiants. Sow Fall écrit « prescrit » pour dire que c'est une suggestion mais finalement c'est votre choix. En même temps, elle révèle comment la société continue à fonctionner avec la mendicité comme une partie intégrante de la société—même si c'est une fausse idée couramment répandue.

En expliquant plus profondément son idée que la mendicité est supportée par les gens religieux mais non pas exactement par l'Islam, elle écrit les mots simples du Serigne Biram, le

marabout principal de Mour Ndiaye, « Attention, Mour, Dieu l'a dit : il ne faut pas éconduire les pauvres » (Sow Fall 1979 : 38). Alors, elle ne dit pas que l'islam supporte la mendicité mais elle présente clairement comment les gens peuvent confondre l'enseignement de l'islam. Ils sont les mots d'un marabout et on comprend ce qu'il veut dire, mais aussi on peut voir comment les gens ont mal compris ces mots.

Ce ne sont pas toujours les gens moyens qui traitent de la mendicité comme une structure intégrale de la société sénégalaise en utilisant les raisons du mépris de l'islam ; il y a aussi les mendiants qui utilisent la religion pour leur donner une raison pour leur mode de vie,

Si nous mendions, c'est parce que les chances ne sont pas égales pour tous les individus, et que ceux qui sont plus nantis doivent donner une partie de leurs richesses aux plus pauvres. C'est comme ça que l'a dit la religion ; en mendiant nous ne faisons que réclamer ce qui nous est dû ! (Sow Fall 1979 : 107-108).

La confusion des gens de la ville est dans l'acte de charité. C'est simplement une méthode volontaire et non pas obligatoire de l'adoration de Dieu.

Après que les gens du roman combattent l'idée de la mendicité dans la religion, Sow Fall clarifie elle-même quand Mour Ndiaye rend visite à son marabout, Serigne, pour demander ce qu'il faut faire pour son sacrifice. Serigne explique les offres aux pauvres pour Dieu,

C'est bon. Il est toujours bon de faire un sacrifice. C'est un façon de remercier le créateur que t'a confié ce que tu offres aux pauvres pour les aider à supporter leur misère. C'est bien, chaque fois que tu le peux, il faut donner. La fortune n'a pas de domicile fixe, Dieu ne l'a pas attribuée d'une manière définitive. Il ne fait que la prêter (Sow Fall 1979 : 115-116).

Alors, c'est vrai dans l'Islam qu'il faut essayer de donner aux plus pauvres si vous avez des moyens, mais ce n'est pas obligatoire. Cependant, les gens gardent cette croissance mal comprise pendant plusieurs siècles et maintenant l'acte de donner aux pauvres est une partie intégrale des vies des « bons musulmans. »

D. UNE DÉPENDANCE ÉCONOMIQUE

Aminata Sow Fall prend l'idée de la charité plus profondément et elle commence avec l'affirmation subtile que la mendicité est une tradition de la dépendance économique. C'est un système de don et dû. Les gens de la ville donnent les aumônes aux mendiants et les mendiants leur donnent de l'espoir pour le futur et la confiance dans leurs nouvelles aventures. Sow Fall emploie les mendiants pour décrire cette idée : « Pour eux le contrat qui lie chaque individu à la société se résume en ceci : donner et recevoir. Eh bien, eux, ne donnent-ils pas leurs bénédictions de pauvres, leurs prières et leurs vœux ? (Sow Fall 1979 : 44-45). Elle ne veut pas dire que les gens prennent soin des mendiants, mais qu'ils existent parce que les gens ont besoin de donner les aumônes aux pauvres. Plus spécifiquement, cette idée de l'offre et de la demande fait un lien entre tous les gens de la société avec la mendicité.

VIII. UNE TRANSITION DE L'ÉCRITURE AU FILM

Jusqu'à présent, on a vu la mendicité au Sénégal d'après la romancière ; mais, comment cette vision s'adapte-t-elle pour le grand écran ? Je propose maintenant examiner cette transition, du roman d'Aminata Sow Fall au film *Xala* d'Ousmane Sembène. Sembène a commencé sa carrière en tant que romancier, mais après quelques années de l'écriture et l'université du film, il s'est consacré au cinéma. Il vaut mieux étudier cette transformation avant

d'analyser *Xala*, le film qui expose la mendicité au Sénégal et son rôle dans la société sénégalaise.

En 1973, Sembene a publié le roman *Xala* et, deux ans après, l'adaptation pour le grand écran. Le film est, bien sûr, basé sur le roman. Sembène s'est lancé dans le cinéma en 1962 avec son premier film *Borom Saret* (Carey-Webb 1998 : 11). Le but de Sembène était de créer une œuvre d'art complètement « africaine, » mais aussi d'attirer un maximum de lecteurs et de téléspectateurs. Après plusieurs années il s'est senti comme un échec total—il a touché beaucoup de monde à travers l'écriture mais il n'est pas arrivé à atteindre tous les africains. Il est devenu conscient du peuple analphabète et il est devenu obsédé de l'idée de les atteindre à travers le cinéma (Gadjigo 2012).

Il a vu son rôle d'artiste comme éducateur ; il s'est concerné avec l'éducation du monde sur les réalités du peuple africain. Alors, il a compris qu'il y a beaucoup de gens analphabètes qu'il pourrait contacter avec le film. Dans un entretien, Sembène a dit, « De toutes les écoles la meilleure c'est le cinéma qui réunit plus d'adeptes que n'importe quelle mosquée, église, ou parti politique » (Tine 1985 :45). Ainsi, Sembène voulait atteindre un public africain pour que les gens puissent mieux voir leur société ; quelle meilleure idée pour utiliser les langues du peuple africain ? Avec le français, on dit qu'Aminata Sow Fall écrit pour les étrangers du Sénégal et Ousmane Sembène pour les Sénégalais. Alors, avec une analyse de Sembene, on voit de première main le style de Sembene dans son travail.

IX. CHAPITRE 2 : *XALA* D'OUSMANE SEMBÈNE

Le film *Xala* commence au début de l'indépendance du Sénégal. Les anciens français membres du commerce sont forcés dehors le bureau pour que les nouveaux membres sénégalais

puissent prendre leur place. L'histoire suit la vie d'El Hadji Abdou Kader Beye, un membre du commerce. Il est un membre parce qu'il travaille dans comme commerçant de nourriture. En célébrant l'Indépendance et son nouveau poste dans le gouvernement sénégalais, El Hadji prend une troisième femme. Malheureusement pour lui, il ne peut pas consommer son mariage parce qu'il attrape le « xala, » ou bien, il est impuissant.

Le mot « xala » est du wolof et veut dire « l'impuissance » mais aussi que quelqu'un vous a donné le « xala » pour une raison où une autre. El Hadji est maudit. Il est complètement bouleversé et embarrassé donc il décide de visiter les marabouts pour guérir sa situation. Personne ne peut l'aider. Donc, l'impuissance est un thème qui lie le roman de Sow Fall au film de Sembène.

Il est obsédé de son « xala » et laisse tomber ses affaires financières qu'il est déjà en train de perdre. Pire que son indifférence à son commerce, il utilise l'argent destiné aux pauvres pour lui-même et son troisième mariage. En fait, quand il cherche un remède pour son « xala » et trouve un marabout qui réalise le miracle pour lui, El Hadji le paie avec un cheque frauduleux. Alors, après avoir négligé le travail, et beaucoup d'abus de son pouvoir, il est enlevé du groupe par les autres membres du commerce. Il perd son travail, sa troisième femme et son poste.

À la fin du film, un mendiant vient chez lui—c'est le même mendiant qu'El Hadji a fait enlever de la rue en face de son travail. Le mendiant vient avec beaucoup d'autres mendiants. Il dit que la seule méthode d'enlever le « xala » est d'être maltraité comme il a maltraité la société. El Hadji est d'accord parce qu'il n'a pas de choix, donc tous les mendiants crachent sur lui.

A. LA TRADITION ET LA STABILITÉ

Après sa sortie en 1975, *Xala* a suscité beaucoup d'intérêt au sujet de la mendicité. Dans un entretien avec Samba Gadjigo et Sada Niang, Sembène a donné son avis sur la mendicité comme une tradition et une partie irremplaçable de la stabilité de la société (Gadjigo 1995 ; 175). Il décrit les mendiants comme des gens qui ont une déformation physique, qui sont aveugles, ou qui ont quelque infirmité. Ce sont les gens à qui les autres donnent de l'assistance.

Traditionnellement, il croit que la mendicité n'était pas assez étendue. Il dit que la mendicité est devenue une expression de l'instabilité sociale et économique (Gadjigo 1995 : 175).

Donc, dans l'entretien, il ne dit pas que la mendicité contribue à la stabilité de la société, mais qu'elle existe depuis longtemps. Le film représente la mendicité comme une tradition de la stabilité sociale. Néanmoins, il les présente dans une méthode moins évidente qu'Aminata Sow Fall fait dans *La Grève des Bàttu*. On voit la régularité de la mendicité dans les images répétitives des mendiants qui restent à l'extérieur du bureau d'El Hadji chaque jour. Ils sont toujours là, à mendier. Cette régularité des mendiants symbolise une présence de longue date de la mendicité dans la société.



B. L'INSTABILITÉ SANS LES MENDIANTS

Pareille à Sow Fall Sembène ne voit jamais de changement dans la société—il voit toujours une vie avec des mendiants. Sembène décrit son idée de la mendicité qui va exister toujours avec une scène au début du film. La secrétaire s'occupe dans son bureau et en même temps on a une vue à l'extérieur de la fenêtre. On voit une femme—une mendicante—qui jette un déchet liquide dans une canalisation. Le film rentre au visage de la secrétaire qui est insatisfaite de l'odeur qui vient de la canalisation. Elle prend du savon et le jette dans la canalisation. Satisfaite, elle rentre au bureau avec un sourire. Ensuite, le spectateur voit derrière la secrétaire que la mendicante jette un deuxième seau (Sembène 1975 : 47:00).



Dans cette scène, Sembène essaie de montrer une tentative de « nettoyer » la ville des mendiants. Quand la mendicante rentre une deuxième fois pour jeter le déchet, Sembène veut dire que l'on peut nettoyer la ville, mais que la mendicité ne va jamais changer au futur. Comme dit Sow Fall: la mendicité est une tradition qui existe depuis longtemps ; qu'elle va exister toujours ; qu'elle ne va jamais changer.

Il y a un exemple de la stabilité sociale du Sénégal et comment elle compte sur la mendicité avec l'instabilité qu'El Hadji vit avec le « xala. » On voit El Hadji comme un homme moyen du Sénégal. Avant qu'on puisse comprendre comment il représente l'instabilité sans les

mendiants, il faut savoir ce qu'il a fait aux mendiants. Après une scène où le public voit beaucoup de mendiants marchant le long de la route avec les déchets humains—on trouve El Hadji malheureux dans son bureau (Sembène 1975 : 49:20). Il est en train de parler avec le président de la chambre de commerce quand il voit pour l'énième fois les mendiants dehors sa fenêtre. Il devient furieux: « on ne peut pas se dévaliser de ces déchets humains ?! Ce n'est pas notre indépendance ?! » (Sembène 1975 : 52:39). Alors, il fait enlever les mendiants de la ville avec l'aide du président et de la police.

Quand El Hadji se voit frappé par le « xala, » il est victime de ses organes. Malheureusement pour lui, il n'a pas de choix. Il se trouve incapable de fonctionner comme un homme. En fait, les gens le ridiculisent et le rejettent ; il n'est plus un homme, et ils perdent leur respect pour lui. Il est rejeté de la chambre de commerce par les siens parce qu'il n'est pas méritant et il est forcé de « mendier » pour l'aide. Sembène crée l'ironie dans cette situation. El Hadji rejette les mendiants de sa société parce qu'il dit que les mendiants sont les « déchets humains » mais on voit qu'il est en fait une représentation de cette mendicité lui-même (Sembene 1975 : 52:39).

On voit El Hadji comme la société qui ne peut pas fonctionner sans la mendicité. Il a besoin des mendiants pour leur « pouvoir » qui guérit tout pour qu'il soit un homme. Donc, le « xala » représente la société sans les mendiants. La société existe toujours mais sans les mendiants—elle ne fonctionne pas.



En outre, on rentre à la scène où El Hadji demande au président de « dévaliser de ces déchets humains ; » Sembène nous fait comprendre que cette idée existe à cause du développement (comme *La Grève des Bâttu*). Le président exclame clairement au téléphone avec la police que « c'est très mauvais pour le développement touristique » (Sembène 1975 : 53:30). Sembène admet que la mendicité n'est pas bonne pour l'image de la société, mais il se bat contre l'idée qu'il faut enlever les mendiants de la société. Sembène expose directement la faute qu'El Hadji fait avec les mendiants quand il veut enlever son « xala. » Le président suggère qu'El Hadji visite son marabout. Un marabout est un chef de religion qui gagne sa vie avec l'argent des mendiants and les gens de la population active qui lui donnent pour recevoir le bonheur de Dieu. C'est un mendiant plus formel et religieux.

Sembène met en scène le marabout pour exposer l'idée qu'il est rigolant de penser que les élites aient la capacité éliminer les mendiants et que la société puisse continuer à fonctionner. Quand El Hadji décrit le problème du « xala, » le marabout s'en moque en secret avec le décret d'enlever du « xala. » Il donne à El Hadji une bouteille d'eau sacrée pour se laver ; il lui donne un bracelet et un collier pour le protéger contre les malédictions ; finalement pour lui rendre fou, il lui donne quelque chose de porter entre les dents en rampant vers sa femme dans sa chambre de mariage.



Peut-être ces choses auraient marché, mais il a trahi le marabout avec le décret contre les mendiants. Il s'embarrasse de ses actions qui ne marchent pas, donc il a encore besoin d'un marabout pour payer l'aumône en échange d'un remède.

El Hadji visite un deuxième marabout et le public voit que les mendiants font une grande partie de la structure sociale. On se souvient que sans les mendiants, il y a un déséquilibre de la société. Le deuxième marabout fait un remède pour le « xala » d'El Hadji mais l'avertit : « je vous préviens, ce qu'une main élimine, une autre peut remettre » (Sembène 1975 : 1:13:35 trad. Samantha Denning). Il essaie de rappeler à El Hadji qu'il a besoin des mendiants et s'il n'est pas égal avec eux, ils peuvent faire un problème pour lui.

Par la destruction d'El Hadji, Sembène continue d'exposer l'importance et le rôle irremplaçable de la mendicité dans la société. Il y a un manque de respect envers le marabout (on peut dire le mendiant formel) quand il lui paie avec un cheque frauduleux. Juste après cette scène, on voit, comme Mour Ndiaye dans *La Grève des Bàttu*, la destruction totale d'El Hadji. Il confesse son imbécillité dans une réunion de la chambre de commerce, « l'égalité... la justice [...] sont des mots que nous ignorons par avidité » (Sembène 1975 : 1:40:15).



El Hadji perd son poste et sa fierté. Il trouve que la nécessité de l'égalité et les mendiants. Comme *La Grève des Bâttu*, c'est le désordre catastrophique sans les mendiants et on le voit dans la vie personnelle d'El Hadji.

Sembène intègre la langue locale, le wolof, et la langue nationale, le français, dans la société sénégalaise pour indiquer une instabilité et un déséquilibre sans la mendicité. Au Sénégal, seulement trente pourcent des gens parlent couramment le français (Fofana 2004). Bien sûr, on trouve ce pourcentage chez les élites. Alors la majorité des mendiants ne parlent pas le français parce qu'ils n'étaient pas éduqués formellement. Dans *Xala*, Sembène symbolise l'éloignement des mendiants de la ville par l'exclusion du wolof dans la vie d'El Hadji. On a déjà vu la symbolisation d'El Hadji du Sénégal. Donc, si on symbolise la langue wolof d'une représentation des mendiants, on voit l'exclusion du wolof d'El Hadji comme l'éloignement des mendiants de la ville.

Sembène démontre l'exclusion du wolof dans une scène avec El Hadji et Rama, sa fille de sa première femme. El Hadji parle avec sa fille mais elle répond seulement en wolof. El Hadji révèle son agacement et son dégoût avec le wolof : « En fait Rama, pourquoi quand je te parle en français, tu me réponds en wolof ?! » (Sembène 1975 : 1:25:10).



Rama incarne la classe instruite moyenne de la société sénégalaise qui a besoin des mendiants et qui refuse leur éloignement de la ville. Elle s'exprime presque toujours en wolof pour symboliser le rôle quotidien des mendiants. La langue locale est la langue vernaculaire au Sénégal. L'exclusion de cette langue perturbe la circulation de la société ; l'éloignement des mendiants détruit la stabilité sociale.

La représentation de la destruction sans les mendiants dans la société sénégalaise atteint son apogée quand El Hadji parle à la chambre de commerce pour la dernière fois. Les membres de la chambre de commerce sont en train de licencier El Hadji du groupe quand il essaie de restaurer la stabilité et, ainsi, se sauver. Il demande de rentrer au wolof pour trouver la stabilité quand il dit, « Dama bëg a wax li ma wara wax lëp ci Wolof ! » (Sembène 1975 : 1:38:22). Ça veut dire « Je veux parler en wolof ! » (Sembène 1975 : 1:38:22, trad. Samantha Denning). El Hadji est le Sénégal et quand il a enlevé le wolof de sa vie il a aussi enlevé les mendiants du Sénégal. Il a cassé le fondement de sa société.

Finalement, les représentations de l'instabilité sociale sans les mendiants concluent avec l'explication du symbole majeur—le « xala. » Le « xala » veut dire l'impuissance ; cependant, si El Hadji représente le Sénégal, son impuissance représente l'impuissance de la société

sénégalaise. Quand il essaie d'éliminer et de duper les mendiants, il reçoit le « xala. » La société ne marche pas sans les mendiants comme El Hadji ne fonctionne pas avec le « xala. » Cette idée est renforcée à la fin du film quand les mendiants arrivent chez El Hadji. Ils lui disent que la seule méthode de gérer le « xala » soit qu'il se déshabille et se laisse cracher sur lui (Sembène 1975 : 2:02:30).



La salive sur l'impuissant Sénégal symbolise le dégoût complet dans l'éloignement des mendiants. Le retour des mendiants soigne le déséquilibre de la société. Quand ils lui pardonnent et rentrent à la ville, El Hadji redevient un homme ; la société est restaurée.

C. LA PRESSION OCCIDENTALE

Quand on regarde *Xala*, il est clair que Sembène accepte qu'il y a trop de pauvreté au Sénégal et qu'il pense que les pauvres ne sont pas respectés. Il y a plusieurs scènes avec les mendiants dans la rue ; les mendiants qui marchent à quatre pattes avec des déchets dans la rue ; les mendiants qui sont abusés par la police. Toutes ces scènes donnent aux téléspectateurs de la compassion pour les mendiants. Sembène crée les sentiments du mépris durant le film pour les gens qui menacent les mendiants.

L'idée d'éloigner les mendiants ne vient pas des sénégalais. En fait il croit que l'idée vient seulement du monde occidental comme une méthode de « sauver » les pauvres. Il explique, par les nouveaux membres du commerce, que l'éloignement des mendiants est un moyen pour les occidentaux de se soulager. Pour eux, c'est une « charité » s'ils convainquent les élites sénégalaises d'arrêter la mendicité.

Au début du film on voit les français qui quittent le bâtiment de la chambre de commerce. Il y a un contraste entre les gens dans la rue et les français qui partent. Les gens dans la rue portent les boubous, ou bien les vêtements traditionnels des couleurs vives du Sénégal, alors que les français portent les costumes et les cravates et transportent des malles. On voit que les sénégalais qui remplacent les français sont presque les mêmes hommes avec une couleur de peau différente. Alors, Sembène représente des nouveaux membres du commerce sénégalais comme le monde occidental.

Ainsi, quand les nouveaux membres s'occupent du développement du Sénégal pour leur acquisition personnelle et envoient les mendiants en prison, ils représentent les occidentaux. Ils symbolisent les gens de l'occident parce qu'ils ont tous les pouvoirs. Ils pensent à leur acquisition personnelle quand ils conseillent les sénégalais de renforcer l'interdiction de la mendicité. Bien sûr les puissances occidentales veulent faire des bonnes choses pour les mendiants par l'interdiction de la mendicité, mais ils ne considèrent pas ce qui se passera pour les mendiants sans le droit de mendier.

À la fin du film, El Hadji s'exprime sa rage contre lui-même et les autres membres de commerce qui ont essayé d'être les puissances occidentales qui veulent aider le « pauvre » Sénégal, mais qui ne réfléchissent pas à la réalité de la situation. Juste avant de partir de la

chambre de commerce pour la dernière fois, El Hadji déclare que les intérêts du groupe sont tous personnels pour enlever les mendiants de la ville :

Qui sommes-nous si ce n'est que de minables commissionnaires moins que des sous-traitants. Nous ne faisons que de la distribution des restes que l'on veuille bien nous céder... nous sommes tous des crabes dans un même panier... apprentis sorciers et mal initiés dans les affaires... (Sembene 1975 : 1:40:00).

Il avoue qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Il crie qu'ils sont tous la même personne—ils s'intéressent aux choses qui les enrichissent sans contempler les conséquences. El Hadji critique les mendiants qui salissent la ville pendant tout le film, mais à la fin il arrive à comprendre qu'il n'a pas examiné le rôle crucial que les mendiants jouent dans la société. Il n'a pas vu que la structure sociétale reste sur le système de la mendicité.

D. UNE TRADITION RELIGIEUSE

Même si dans sa vie personnelle Sembene rejetait la religion, il a compris qu'elle joue un grand rôle dans la société sénégalaise. En fait, il accepte l'importance de la religion pour sa société. Il expose aux téléspectateurs le lien entre la religion et la mendicité et comment ces deux puissances qui guident la société. C'est un peu comme un effet triangulaire. La religion, ou bien les chefs de la religion, ne fonctionnent pas sans les mendiants et l'argent qu'ils gagnent avec la mendicité ; les mendiants ne survivent pas sans les aumônes du peuple ; le peuple ne connaît pas la vie sans la religion et les conseils des marabouts. Alors, dans *Xala*, Sembene décrit comment la mendicité est irremplaçable pour le fonctionnement des gens et des institutions religieuses.

Quand El Hadji devient conscient de son « xala, » il visite un marabout presque immédiatement pour le soigner. On voit qu'il se fie aux marabouts pour réparer ses problèmes, pour lui donner les conseils de vie, et pour rester tranquille dans la pensée que son marabout peut s'occuper de lui. Le problème est assez ironique en fait ; El Hadji compte beaucoup sur les marabouts mais ils sont largement les mendiants formels. En réalité les marabouts ont les mendiants qui mendient dans la rue pour eux. Alors, l'ironie est qu'El Hadji essaie de l'éloigner les mendiants de la ville mais quand il a un problème, il faut trouver un marabout pour l'aider.

Pour le public étranger, il n'est pas très clair que les marabouts soient des mendiants. Si on examine la « définition » des mendiants, on découvre qu'ils sont les gens qui demandent l'argent des autres pour survivre ; ils ne travaillent pas pour un patron, et ils acceptent les aumônes de toutes sortes (l'argent, la nourriture, etc). Donc, les marabouts sont bien les mendiants. En plus, Sembène prend soin de ne pas expliquer l'idée du « zakat : » le cinquième pilier d'Islam qui prescrit les aumônes aux pauvres. Il montre bien le rôle équilibrant de la mendicité au Sénégal sans expliquer l'acte des musulmans à donner les aumônes aux pauvres. Il expose l'importance religieuse des mendiants à la ville envers les marabouts. De ce fait, il rapporte le lien traditionnel de la mendicité à la religion mais il ne dit pas que la religion encourage la mendicité.

E. UNE DÉPENDANCE ÉCONOMIQUE

On fait le lien entre la mendicité et la dépendance économique dans la société sénégalaise avec l'idée que les marabouts font de la mendicité et qu'ils sont des chefs des autres mendiants. Dans *Xala*, Sembène confirme la dépendance économique sur les mendiants avec le système de don et dû. Les gens de la ville fréquentent les marabouts pour gérer leurs problèmes, pour

chercher de l'espoir, et pour acquérir des conseils pour la vie quotidienne. Il existe dans ce concept un « contrat » tacite entre la population du Sénégal et les mendiants. Quand les gens ont besoin de quelque chose, ils demandent aux mendiants et les mendiants promettent une solution, un conseil, ou de tranquillité. En paiement les gens donnent les aumônes pour le travail bien fait. C'est un type de transaction informelle.

Sembène dit qu'en fait les sénégalais sont tous les mendiants au monde occidental. Il va plus loin avec la corrélation entre les mendiants et la population active et le Sénégal et le monde occidental. Plus spécifiquement, il proclame envers les nouveaux membres du commerce dans *Xala* que le gouvernement sénégalais est un mendiant qui demande l'aumônes à l'Occident pour survivre.



Dans la chambre de commerce au début du film, les nouveaux membres reçoivent immédiatement les mallettes pleines d'argent de deux hommes blancs. Les deux hommes représentent l'Occident. Les hommes de commerce gaspillent l'argent et ne travaillent pas pour leur société. On présume qu'ils vont demander plus d'argent au lieu de trouver une méthode eux-mêmes pour en gagner. Comme la mendicité dans les rues du Sénégal est un facteur équilibrant pour la structure sociétale, durant ce point de l'histoire dans le film le gouvernement

mendie pour « garder la société stable. » Mais en effet, ils utilisent l'argent pour leurs besoins égoïstes ; par exemple, le troisième mariage d'El Hadji. Le Sénégal ne fonctionne pas sans les dons du monde occidental ; il y a une dépendance sur le monde occidental mais le monde occidental à une dépendance sur le Sénégal aussi.

L'acte de recevoir les aumônes du monde occidental est devenu une tradition après que le Sénégal a gagné l'Indépendance de la France. Donc, le Sénégal n'avait pas beaucoup de choix dans la décision de mendier et accepter les aumônes des autres. Alors, quand les mendiants se sont trouvés tout seul, ils n'avaient pas de choix que d'accepter à mendier pour les aumônes. Le problème, c'est que même si le monde occidental encourage le Sénégal d'accepter les aumônes, il se moque aussi de la pauvreté du Sénégal. Sembène emploie les membres de commerce pour montrer comment la population active se moque des mendiants et essaie de les éliminer. Au contraire, on voit qu'ils fréquentent les mendiants pour répondre à leurs besoins. C'est un cycle qui est peut-être corrompu mais nécessaire pour les gens.

Avec cette comparaison, Sembène croit que la mendicité est une dépendance économique de la société mais qu'elle est aussi renforcée pour de mauvaises raisons. Il questionne si on peut garder les relations entre les mendiants et la population active mais éliminer aussi la corruption. Il rentre aussi à l'idée que le monde occidental pense qu'il sait ce qu'il est le meilleur moyen de guider une société ; néanmoins, il ne reconnaît pas en fait les conséquences de leurs actions. Sembène examine l'idée que la mendicité est un système de stabilité, comme le gouvernement sénégalais, mais quand il y a de la corruption, le système ne marche pas et la stabilité de la société est déséquilibrée.

Ce déséquilibre d'une corruption du système de la mendicité à la ville est exposé par Sembène à la fin du film. El Hadji vient de comprendre qu'il a fait de mauvaises choses en

payant les mendiants avec les chèques frauduleux. Il exprime la corruption du gouvernement dans son rendez-vous final dans la chambre de commerce. À cause de sa corruption du système de mendicité, il a tout perdu. Il prévient les autres membres de la destruction qui arrivera avec la corruption dans la société. La société est un système de don et dû, sans lequel la société ne peut pas fonctionner.

X. CONCLUSION

Dans un monde préoccupé de l'idée qu'il faut sauver les pauvres, comment est-ce qu'on peut comprendre une société qui survit avec une cycle de mendicité ? Avec l'aide d'Aminata Sow Fall et d'Ousmane Sembène, on voit que les mendiants au Sénégal ne sont pas les gens qui ont besoin d'être sauvés. En fait, on voit qu'ils jouent un rôle indispensable dans la société. Sans les mendiants au Sénégal, il y aurait un déséquilibre dans le cycle de vie. Alors, peut-être l'idée d'éliminer les mendiants du Sénégal est une bonne idée pour les étrangers mais pour les sénégalais ; ce serait la destruction de la société.

Bien sur on voit qu'il existe l'exploitation des mendiants, mais en même temps, on voit que la mendicité est un travail et une tradition que les locaux ne peuvent pas perdre. En fait, on a découvert que la mendicité est une tradition qui existe depuis longtemps. Dans le roman et le film, on voit que dans une simulation de la société sans les mendiants, il y a un déséquilibre et les gens de la ville ne savent pas quoi faire. Même si elle n'était pas une tradition qui crée un déséquilibre quand elle n'est pas présente dans la société, ce serait encore une partie irremplaçable à cause de la religion. L'Islam prescrit que les adeptes donnent les aumônes aux pauvres pour gagner du bonheur de Dieu. Finalement, il y a une transaction entre les mendiants

et la population active de la ville. C'est un système de don et du qui encourage l'idée que la mendicité est, en fait, un travail.

Même si on a besoin de soigner toutes les maladies du monde, peut-être il faut faire la recherche pour comprendre s'il y a vraiment besoin de l'aide ; s'il y a vraiment besoin de trouver un diagnostic. Plusieurs ont essayé d'éliminer la mendicité au Sénégal mais elle existe encore. La détresse humaine est un phénomène universel ; alors, il faut trouver une solution pour la soigner. Il faut détruire l'exploitation et la besoin de cette institution de la mendicité qui dérive de l'exploitation et la corruption du monde.

Bibliographie

- Boni-Sirera, Jacqueline. « Littérature et Société : Étude Critique de *La Grève des Bàttu d'Aminata Sow Fall*. » *Les Nouvelles Editions Africains* Vol. 5 (1984) : 59-89. Print.
- Boyd-Buggs, Debra. « Marabouts-Escrocs : Désordre Religieux et Charlatanisme dans le Roman Sénégalais. » *Présence Francophone* Vol. 32 (1988) : 85-101. Print.
- Carey-Webb, Allen. *Making Subject(s) : Literature and the Emergence of National Identity*. London : Routledge, 1998.
- Cham, Mbye B. « Islam in Senegalese Literature and Film. » *Africa : Journal of the International African Institute* Vol. 55, No. 4, Popular Islam (1985) : 447-464. Print.
- Collignon, René. « La Lutte des Pouvoirs Publics Contre les « Encombres Humains » à Dakar. » *Revue Canadienne des Études Africaines* Vol. 18, No. 3 (1984) : 573-582. Print.
- Fofana, Amadou T. « Betrayal Through Cultural Denial in Ousmane Sembène's *Xala*. » *Equinoxes* Vol. 2 (2004) Web.
- Gaasch, James. *La Nouvelle Sénégalaise : Texte et contexte*. Dakar : Editions Xamal, 2000.
- Gadjigo, Samba. *Ousmane Sembene : The Making of a Militant Artist*. Trans. Moustapha Diop. Bloomington : Indiana University Press, 2007. Print.
- . « Ousmane Sembène : The Life of a Revolutionary Artist. » *California Newsreel*. 2012. Web
- Gadjigo, Samba, Sada Niang, et Ousmane Sembène. « Interview with Ousmane Sembène. » *Research in African Literatures* Vol. 26 No. 3, African Cinema (1995) 174-178.
- Gugler, Josef, and Oumar Cherif Diop. "Ousmane Sembene's *Xala*: The Novel, The Film, And Their Audiences." *Research In African Literatures* 29.2 (1998): 147. *Academic Search Premier*. Web. 8 Mar. 2013.

- Hawkins, Peter. « An Interview with Aminata Sow Fall. » *African Affairs* Vol 87, No. 348 (July 1988) : 419-430. Web.
- Hoffelt, Sophie. « L'Adaptation à l'Écran d'un Roman d'Aminata Sow Fall. » *Notre Librairie* Vol. 149 (2002) : 28-33. Print.
- Hoven, Ed Van. « Local Tradition or Islamic Precept ? The Notion of *zakat* in Wuli (Eastern Sénégal). » *Cahiers d'Études Africaines* Vol. 36, No. 144 (1996) : 703-722. Print.
- Kalisa, Marie-Chantal. « Le palimpseste et le roman africain: le cas des romans *Xala* de Sembène Ousmane et *La Grève Des Bàttu* d'Aminata Sow Fall. » *Digital Commons : French Language and Literature Papers* (2002). Print.
- Kochuyt, Thierry. "God, Gifts And Poor People: On Charity In Islam." *Social Compass* Vol. 56.1 (2009): 98-116. *Academic Search Premier*. Web. 10 Mar. 2013.
- « La Petite Vendeuse de Soleil. » Dir. Djibil Diop Mambéty. Sénégal : Maag Daan, 1999.
- Murphy, David. "Between Socialism And Sufism: Islam In The Films Of Ousmane Sembène And Djibril Diop Mambety." *Third Text* 24.1 (2010): 53-67. *Academic Search Premier*. Web. 11 Mar. 2013.
- Opara, Chioma. « A Drama of Power : Aminata Sow Fall's *The Beggar's Strike*. » *Twelve Best Books By African Women : Critical Readings*. Ed. Chikwenye Okonjo Ogunyemi and Tuzyline Jita Allan. Athens : Ohio University Press, 2009. 161-176. Print.
- Ousmane Sembène : Dialogues with Critics and Writers*. Ed. Samba Gadjigo et al. Amherst : University of Massachusetts Press, 1993. Print.
- Quist-Arcton, Ofeibea. « Senegal's Poor Hurt By Begging Ban Meant to help. » *NPR News* : 9 Octobre 2010. Web.

Raditlhalo, Sam. "Beggars' Description: 'Xala' The Prophetic Voice And The Post-Independent African State." *English In Africa* 32.2 (2005): 169-184. *Academic Search Premier*. Web. 11 Mar. 2013.

Sow Fall, Aminata. *La Grève des Bàttu*. Paris : Les Nouvelles Éditions Africaines, 1979. Print.

Thomas, Dominic. "Ousmane Sembene's Footprint In Context." *International Journal Of Francophone Studies* 11.4 (2008): 657-660. *Academic Search Premier*. Web. 11 Mar. 2013.

Tine, Alioune. « Wolof ou français le choix de Sembène. » *Notre Librairie* No. 81 (1985) 43-50.

« Xala. » Dir. Ousmane Sembene. Sénégal. 1975.